

Extérieur nuit

Suzie de Micheline Lanctôt

Gérard Grugeau

Numéro 142, juin–juillet 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25073ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2009). Compte rendu de [Extérieur nuit / *Suzie* de Micheline Lanctôt]. *24 images*, (142), 62–62.

Extérieur nuit

par Gérard Grugeau



Un prénom qui renvoie à la forte singularité d'un personnage féminin, une femme et un enfant à la dérive sur fond de solitude urbaine : le *Suzie* de Micheline Lanctôt a dans ses prémises un petit quelque chose du *Gloria* de John Cassavetes. Même errance de deux personnages amenés par le destin à cohabiter et à s'apprivoiser jusqu'à la rupture, mais là s'arrête toute comparaison. *Suzie* est un film nocturne et dépressif qui porte indéniablement la griffe de sa réalisatrice. Depuis *Le piège d'Issoudun* hanté par le mythe de Médée et le spectre de « la mauvaise mère », on sait toute l'ambiguïté et la difficulté du lien maternel dans l'œuvre de Micheline Lanctôt. Par son thème, ce nouvel opus renvoie aux mêmes obsessions d'une cinéaste attirée par les gouffres insondables que bien des femmes fragilisées côtoient sous le poids de la pression sociale. Ici, une femme chauffeur de taxi survit au jour le jour depuis que sa fille est partie pour le Maroc, enlevée par le père, il y a vingt ans. Sa rencontre fortuite avec un enfant pas comme les autres, ballotté entre ses parents en crise, ravivera de vieilles blessures et viendra alimenter de nouveaux rêves d'ailleurs. La silhouette d'une jeune femme voilée en quête de ses origines montréalaises illuminera néanmoins la dernière séquence.

Drapé dans sa sombre mélancolie, *Suzie* est avant tout le choc de deux solitudes abyssales, de deux êtres emmurés dans leur exil intérieur qui se reconnaissent au-delà des mots par une nuit d'Halloween. Là réside la meilleure partie du film, en ouverture, puis dans l'improbable fusion de ces deux per-

sonnages cernés par l'encre d'une nuit profonde où se profilent des fantômes inquiétants. Au gré des déplacements du taxi qui glisse à travers la ville (symbole de la solitude absolue comme le « cercueil de métal » de *Taxi Driver* chez Scorsese), Micheline Lanctôt capte avec bonheur une suite de moments évasifs, de gestes routiniers qui ancrent le récit dans une temporalité à la fois dense et délétère. Jusqu'à la photographie et à la texture de l'image qui amplifient cette décomposition du réel, cette dissolution du lien existentiel et social. Car, comme toujours chez la cinéaste, la trajectoire des personnages s'inscrit dans un espace qui réunit l'intime et le monde. Dans *Suzie*, la nuit n'abolit pas tout. Elle est au contraire révélatrice de toutes les tensions mortifères d'une société en proie aux démons contemporains : atomisation des individus, narcissisme exacerbé, perte de solidarité, éclatement des familles, absence de communication. C'est cet autisme généralisé, dans lequel l'auteure de *Sonatine* voit « la métaphore absolue du siècle nouveau », que la caméra réussit à rendre prégnant par un travail précis sur le cadre qui isole, coupe, sectionne. Isolement que le format Scope renforce en générant du vide tout en libérant une angoisse diffuse qui suinte comme une plaie de l'âme.

Il y a dans ce portrait de société en filigrane quelque chose de déchirant qui laisse entrevoir un Québec malade de ses enfants, un Québec à l'identité tremblée, incertaine, qui se débat dans la survie face à un monde de plus en plus déshumanisé. Les récents drames familiaux survenus dans l'actualité renvoient douloureusement à ce triste constat

et la violente crise que traversent les parents de l'enfant met à nu ce malaise jusqu'au vertige. On déplorera que le film s'enlise alors dans des dialogues par trop explicatifs qui, tout en cherchant à donner libre cours aux méandres de la psyché humaine et aux émotions contradictoires, exposent les personnages au-delà de toute opacité. Micheline Lanctôt oppose ici deux types de dépression qui peuvent miner les femmes au quotidien : mutique chez Suzie et verbomaniaque chez Viviane. Une tension sourde naît de ce contraste sidérant, sans convaincre tout à fait. La cinéaste se révèle aussi moins habile quand elle tente de ramener le drame passé de Suzie (séquences hachées en noir et blanc) à la surface du réel comme un retour du refoulé, ou quand elle s'aventure sur un terrain plus onirique (pluie de citrouilles qui rappelle les grenouilles tombées du ciel dans *Magnolia* de Paul Thomas Anderson). Porté par une distribution remarquable au centre de laquelle domine le corps las d'une Micheline Lanctôt toute en intériorité s'offrant à notre regard sans artifice, *Suzie* ne laissera toutefois personne indifférent. À travers le drame individuel d'une femme sans illusions et celui d'un enfant introverti, coupé du réel, le film nous tend le miroir implacable de notre humanité mise à mal. Cru, pertinent, troublant, le cinéma de Micheline Lanctôt nous est plus que jamais nécessaire. ■

Québec, 2008. Scé. et ré. : Micheline Lanctôt. Ph. : François Dutil. Son : Simon Poudrette, Stéphane Bergeron, Raymond Vermette. Mont. : Aube Foglia. Mus. : François Lanctôt et Claude Chapleau. Int. : Micheline Lanctôt, Pascale Bussièrès, Normand Daneau, Gabriel Gaudreault, Arthur E. Gorishti, Fayolle Jean, Lulu Hughes, Nanette Workman. Prod. : André Gagnon. 94 minutes. Dist. : Les Films Séville.